

# Iran, les rives du sang

## Du même auteur

L'Exilée

(sous le nom de plume d'Hélène Kafi)

*Payot, 1991*

Fariba Hachtroudi

Iran,  
les rives du sang

roman

Éditions du Seuil

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

ISBN 2-02-038689-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A Robab et Valentine,  
A Faranak et Mariame qui m'émeuvent et m'inspirent.*

*Aux mères dont les enfants ont été torturés, violés et exécutés,  
aux mères des « enfants martyrs » chair à canon de l'Imam,  
aux milliers de résistantes torturées et exécutées,  
aux victimes d'assassinats politiques,  
à mes compatriotes bahaïes, juives,  
catholiques et zoroastriennes persécutées,  
aux suicidées de la théocratie, ces centaines de jeunes filles  
qui se sont immolées par désespoir, ces mères et grand-mères  
qui se sont pendues pour échapper à la misère...  
aux femmes lapidées,  
aux combattantes de la liberté et à toutes celles qui disent  
non à l'intolérance et la barbarie.*



## *Chapitre 1*

Bahman Tadjik, de la brigade criminelle d'Abbas Abad de Téhéran, quinquagénaire, un mètre soixante-seize, fonctionnaire près de la retraite, fermement décidé à boucler ses trois dernières années de service sans vagues, se redressa. C'est écrit, se dit-il. Ce leitmotiv le rassurait. Ce soir, il brûlerait le livre ainsi que la mystérieuse missive et tout rentrerait dans l'ordre. Ce cadeau empoisonné encombra sa vie depuis près d'une semaine. Sa vie...

La vie de Tadjik se résumait en quelques bouts de phrases. Enfance miséreuse. Adolescence : une parenthèse et des points de suspension. Maturité confisquée. Vieillesse misérable. A son actif trente-sept ans de service dont plusieurs en quarantaine. Signes particuliers : un éclat de balle près du cœur et une prodigieuse mémoire.

Tadjik quitta sa maison à six heures pile. A l'arrêt du bus, il se faufila dans la file d'attente réservée aux hommes. « Je brûlerai le livre ce soir, comme prévu », répéta-t-il machinalement en frottant avec nervosité d'une paume râpeuse son visage taillé en biseau. Le bus, bondé, empestait la sueur. Ouvriers mal embouchés et écoliers endormis le bousculaient de toutes parts. Tadjik jura entre ses dents. Les ouvriers piquaient du nez. C'était franchement déprimant. L'un d'eux ressemblait bigrement à l'électricien qui s'était présenté quelques jours auparavant au poste d'Abbas Abad, le crâne fendu. Il venait de massacrer ses trois enfants à coups de massue et s'était raté. « Je veux

en finir avec la vie... Achevez-moi, je vous en supplie... » Les gémissements du pauvre diable emplissaient encore ses oreilles.

Tadjik battit des paupières pour chasser le flot d'images qui l'envahissait. L'air, poisseux, lui nouait l'estomac. L'ouvrier en face de lui, la bouche grande ouverte, fixait le vide de son regard amputé. Un masque mortuaire, pensa Tadjik. Aussitôt, des cadavres surgirent du marécage oscillant de sa mémoire. Il descendit au premier arrêt, à l'angle de l'avenue Vanak en pente, bordée d'arbres fatigués.

Les rayons délavés du soleil flottaient au sommet de la ville engloutie dans une atmosphère épaisse et poussiéreuse. L'éblouissement lui fit tourner la tête. Avidé de transparence, Tadjik accéléra le pas. Une douce sensation de chaleur s'empara de son corps. Une chaleur marine, humide, comme de l'eau coulée sur lui, en lui... Il se laissa engoutir jusqu'à la noyade. Tadjik respira lentement, profondément, puis il sourit. L'illusion de l'abandon était un luxe qu'il s'offrait encore.

Arrivé en haut, l'inspecteur tourna à droite, franchit une grande porte métallique et déposa sa carte d'identité au kiosque de l'entrée. Dans la cour principale de l'ancienne caserne Imam Zaman, fief du ministère de l'Intérieur, labyrinthe dont l'aile nord menait directement à la prison d'Evin, quelques grosses cylindrées étaient alignées près du portail surmonté de deux miradors. Les fenêtres donnant sur la cour étaient aveuglées par des stores métalliques, à l'exception de celles situées au dernier étage du bâtiment sud. Tadjik leva instinctivement la tête et aperçut le turban noir du responsable idéologique des forces de sécurité, surnommé l'Inquisiteur. Posté au sommet de la « tour de silence », le redoutable mollah guettait les allées et venues. On eût dit qu'il attendait Tadjik. Celui-ci traversa les sombres dédales du bâtiment est et déboucha dans le couloir attenant à la grande salle de réunion de la prison où il allait être reçu. Il s'assit sagement sur le banc.

L'attente, ponctuée de courants d'air entremêlés de paroles précipitées et surexcitées, fut excessivement longue. « Déblayer les prisons... », « Pourquoi ces messieurs... », « Qui nous impose une bande d'espions de l'ONU... », « Je ne tolérerai pas... » Échauffés, les mots se bousculaient. De petits cris aigrelets assaisonnés de toux sèches étouffaient une voix nonchalante, basse et enrouée. On eût dit une bande sonore passée au ralenti, puis en accéléré, pour une ultime censure. Un écho, gras et épais, faisait bande à part, comme un roulement de tambour. La vision de la bouche en cul de poule de l'Inquisiteur, seule capable d'éjaculer ces sons rauques avec autant de ténacité, amusa Tadjik.

Des claquements de bottes lui parvinrent du bout du couloir. Un colosse trapu et bourru s'approchait d'un pas martial. Tadjik se leva, virevolta et s'immobilisa au garde-à-vous. Son sourire se crispa au coin de ses lèvres. Le commandant en chef des forces spéciales de la sécurité de la capitale le considéra d'un œil distrait, hocha la tête, puis disparut dans la salle de réunion. Le battant métallique cingla un « Inadmissible ! » prononcé avec l'autorité acerbe d'une voix métallique. Le courant d'air et les trois dernières syllabes du mot glacèrent le sang de Tadjik. Ces S persifleurs étaient la marque de l'ex-ministre de l'Intérieur.

« L'inspecteur Tadjik de la Criminelle attend dans le couloir, annonça le commandant en entrant dans la salle.

– Qu'il attende ! » répliqua sèchement le directeur des camps d'internement.

C'était un homme fripé, engoncé dans un costume froissé. Il émergea de mauvaise grâce du seul fauteuil trônant en haut de la salle en tripotant le col flasque de sa chemise boutonnée au ras d'une pomme d'Adam proéminente. Le visage triangulaire clairsemé de poils hirsutes, le crâne dégarni parsemé d'une touffe de cheveux frisés, le directeur faisait penser à un rat galeux. La fixité glauque

de l'œil de verre, l'éclair inquiétant de l'œil valide, le rictus obstiné des lèvres pincées trahissaient moins la cruauté du fonctionnaire zélé que la nullité du personnage écrasé sous le poids de responsabilités qui le dépassaient. La tête légèrement inclinée, la repoussante petite bestiole ruminait ou décompressait.

Derrière les fenêtres aux vitres teintées, le bassin de la prison, précipice de trois mètres carrés sur trois de profondeur, dévorait la surface de la cour et troublait la faible vue du directeur. Ce dernier n'avait pas raté une seule des dix mille sept cent soixante-quinze séances de liquidations-purifications de ces vingt dernières années. Des centaines de prisonniers politiques avaient été exécutés dans ce bassin. Il plongea son regard dans la piscine vide. Ces parois ocre, lézardées, vieilles peaux rougeâtres et suppurantes, l'exaspéraient. Ce satané bassin pelait sans cesse. Les dizaines de couches de peinture n'y avaient rien changé. Le bassin saignait perpétuellement. Il narguait le directeur, les visiteurs, les prisonniers. On entendait geindre ce gouffre au fin fond des couloirs, dans les cabinets de toilette et jusqu'aux recoins des bureaux insonorisés. Une véritable torture pour tous ceux qui, comme le directeur, ne supportaient plus d'entendre la moindre plainte. La profonde affliction que le directeur général des camps d'internement du pays tentait de faire passer pour une simple fatigue ne trompait personne : il se décomposait à vue d'œil. Le ministre, qui ne le quittait pas des yeux, lança un « Ya Allah ! ». La séance était levée. Les chaises métalliques grincèrent. Le ministre ajusta son turban noir, chassa d'un revers de la main les bouts de papier collés à sa précieuse soutane, les yeux fixés sur le petit directeur.

« Récapitulons, mes frères. Je tiens à être informé des moindres instructions concernant le programme de la visite des étrangers dans les prisons... Les règles en vigueur en ces lieux de purification et de rééducation, chères à feu notre Imam, sont sacrées. Les Iraniens qui fran-

chissent ces portes en sortiront bons musulmans ou ils iront en enfer. C'est la loi de Dieu, et les impies n'ont pas à s'en mêler. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Le regard du ministre régulait la déshydratation du directeur. Quand le premier écarquillait les yeux, le second ruisselait littéralement. L'Inquisiteur, qui enregistrait avec un malin plaisir les métamorphoses physiologiques du directeur, chuchota à l'oreille du ministre : « Vous pouvez compter sur moi. »

En contemplation devant le portrait du Père de la révolution, celui-ci murmurait en sourdine : « Vénéré, regretté disparu, une bande de pantins, de trouillards et de lâches s'apprête à jouer les guides touristiques en livrant le saint des saints de ton royaume aux satans... Légionnaire de Ta Terre sacrée, je serai le sabre de Ta Justice. Les traîtres, tous les traîtres, seront décapités. » Les lèvres gourmandes frémissaient au milieu des poils drus qui cachaient une bonne partie de son visage ; d'une voix claire, l'authentique soldat de l'Imam qui singeait avec l'outrecuidance du vainqueur la pose de son idole récita le slogan calligraphié au-dessus du portrait : « "Féroces et implacables envers les infidèles et les hérétiques, les musulmans seront unis et miséricordieux entre eux", Imam Khomeyni. Quelle sagesse que de méditer sur cette directive ! Cette sentence est irréversible comme la *fatwa*<sup>1</sup> contre ce misérable Rushdie. »

Dans le couloir, Tadjik entendit hurler avec hargne et en alternance : « Gare aux méfaits de Satan ! », « *Allah Akbar, Khomeyni Rahbar!* Dieu est grand, Khomeyni est le Guide ! » Il fut enfin convié à l'intérieur. Le ministre et sa suite venaient de disparaître derrière une porte. Tadjik entra.

Le regard glauque rivé sur l'inspecteur, le directeur libéra sa pomme d'Adam en déboutonnant sa chemise. Il cala un grand mouchoir derrière son cou et appuya sa tête

1. La plupart des noms iraniens ou d'origine arabe font l'objet d'un commentaire dans le glossaire, p. 295.

douloureuse contre le dossier du fauteuil. Puis, en buvant à petites gorgées le liquide noirâtre d'un grand verre plein à ras bord, il se redressa de toute sa taille de nabot. Le mauvais rôle était tenu à présent, avec une abnégation dévote, par son second, qui suait à grands flots.

« Vous avez votre ordre de mission, inspecteur ? »

Tadjik le tendit au directeur.

« Je n'en ai pas besoin. Je sais de quoi il s'agit, grogna celui-ci avec irritation avant de conclure : Le transfert des deux mille prisonniers de droit commun à Evin doit s'effectuer dans le plus grand secret et le plus rapidement possible. Vous vous occuperez personnellement du tri. Je veux des prisonniers modèles, sans histoire, dociles. Le choix doit être nickel. Faites-leur comprendre qu'une bonne conduite leur vaudra la clémence du Guide pour l'anniversaire de la naissance de feu l'Imam... »

Cinq minutes plus tard, Tadjik quittait la prison. Il était déprimé. Le transfert des deux mille prisonniers de droit commun à Evin signifiait l'élimination de deux mille prisonniers politiques. Les hôtes encombrants libéraient des places pour des figurants choisis au bénéfice de la galerie. Une nouvelle boucherie s'annonçait donc. Pourquoi diable lui collait-on toujours ce genre de sale mission sur le dos ? Pourquoi lui précisément ? Pour son grand malheur, il avait l'œil et le flair pour les criminels « domestiqués ». Sa journée allait être lugubre. Préparer la liste des « prisonniers modèles », leur faire passer l'examen de passage, les envoyer à Evin... L'électricien suicidaire sera du lot, décida-t-il. Il lui dira qu'il méritait la pendaison mais que les autorités, dans leur infinie bonté, avaient décidé de lui donner une seconde chance. Le pauvre bougre protestera. Il ne veut justement plus vivre. « C'est précisément parce que tu ne veux plus vivre que tu es choisi pour faire semblant », lui répondra Tadjik. Le quidam refusera. La misère l'a poussé à bout. Il veut en finir. N'est-il pas déjà à moitié

mort ? Qui pourrait lui rendre ses enfants massacrés de ses propres mains ?... L'inspecteur se fâchera. Il le menacera. Le suicidé miraculé finira par griffonner sa signature en haut de la liste. Tadjik le sermonnera. Et au suivant. Il grimaça. Trouver deux mille crétins comme l'électricien ne serait pas une mince affaire. On lui réclamait des criminels nickel ! Absurdité qui le fit rire jaune. Il cracha bruyamment en descendant du bus. Qui sera exécuté à la place du suicidé ressuscité ? Cette pensée le fit frissonner. La journée s'annonçait rude. La soirée sera plus clémente, se consola-t-il, sans trop de conviction. Il allait au moins se débarrasser du livre.

Quelques jours auparavant, un mardi matin, Tadjik avait reçu par la poste un paquet contenant un petit livre à la couverture rouge. Sous le titre, *Une mort très violente*, inscrit en lettres noires et grasses, figurait, en plus petit, un nom : Irandokht, que l'on pouvait supposer être celui de l'auteur. Le livre ne possédait aucune autre indication. Pas d'éditeur, pas d'imprimeur, pas de date de parution. Bâtard d'une édition clandestine, l'objet – sans parler de son sujet – constituait un danger potentiel immédiat. Une petite enveloppe jaunie par le temps, avec des rayures rouges, blanches et vertes sur la bordure, était calée à l'intérieur du livre. La lettre, brève, non signée et non datée, avait été dactylographiée sur du papier de luxe ancien, introuvable en Iran. Elle contenait un message court, sibyllin, menaçant, un piège susceptible de faire tomber un impatient, un curieux ou un angoissé. Tadjik l'avait parcourue en un clin d'œil. Adeptes convaincus de la force d'inertie, qu'il trouvait après des années d'expérience bien plus efficace que l'action, il avait immédiatement décidé de « suspendre l'affaire ». Dans son jargon personnel, cela voulait dire faire semblant de n'avoir rien reçu. Le livre, qu'il n'avait même pas ouvert, avait été rangé dans un coin. Tadjik avait décidé d'attendre cinq jours – pas un

de plus. Le, la ou les intéressés se manifesteraient bien. Sinon le livre serait brûlé, emportant ses secrets. Immunisé à vie contre le virus de la curiosité, maladie qui s'était révélée mortelle sous ces latitudes, l'inspecteur n'avait plus de temps à accorder aux mauvais plaisantins, dont le nombre augmentait en période de crise. Cinq jours s'étaient écoulés sans le moindre signe. Conclusion : le livre ne contenait probablement rien de sérieux. Il deviendrait cendres le soir même.

Tadjik monta l'escalier de la brigade quatre à quatre et s'enferma dans son bureau. Il passa quelques coups de fil, sortit le livre de sa cachette et relut, à plusieurs reprises, la lettre qui l'accompagnait à voix haute et posée. Cela l'aidait à mieux saisir le sens caché des choses, si toutefois il y en avait un. « Ceci est mon enquête d'une mort très violente. J'attends la vôtre ! Il en va de nos vies... Je vous l'assure, il en va de nos vies. » Il rangea la lettre dans son enveloppe et la cala au milieu du livre, qu'il ne referma pas comme il en avait eu la ferme intention. Il se mit à le feuilleter. Ses gestes, lents et posés, faisaient penser à un lecteur expérimenté se délectant à la pensée d'une lecture prometteuse. Sans s'en rendre compte, ses mains tournaient les pages avec tendresse. Ses doigts s'attardèrent longuement sur le titre, puis la table des matières qu'il caressa : *Une mort très violente, en quatre temps. Prologue. Temps à retardement. Temps d'un message. Fêlure du temps. Contretemps.*

Il survola le prologue où il était question d'un livre intitulé *Une mort très douce*, écrit par une certaine Simone de Beauvoir, dont il connaissait le nom à défaut de l'œuvre, classée anti-islamique par le bureau de la censure. Il se souvenait même des autodafés du *Deuxième Sexe*, un de ces livres sans doute pornographiques qu'il avait vu brûler au milieu d'une pile énorme devant la grande bibliothèque de la ville lors d'une commémoration de la journée des Femmes musulmanes.

*Une mort très violente*, ouvert à la première page du premier chapitre, était à présent fermement calé entre ses mains.

**Décembre 1992. Premier Temps. Un après-midi.**

Depuis l'enfance j'appréhende l'approche de Noël. Veille de fête et de ma naissance. La rue de Rivoli, avec ses passants et ses magasins pomponnés, baigne dans une lumière hivernale qui flamboie quelques secondes. Aspirée par le crépuscule, je serre sous mon bras le paquet de chaussures Bally, couleur marron-café brûlé, pointure 38,5. La Seine engloutit le cercle rouge sang qui m'hypnotise. Ce tableau, comme une friandise sirupeuse et pourrie, m'écoeure.

Le regard bleu tendre de mon amour a un effet soporifique. Dormir, pensé-je, fuir cette implacable tristesse des veilles d'anniversaire. Les courses m'épuisent. Et je n'ai encore acheté aucun cadeau. Il n'y a pas de vol pour Téhéran. Et pourtant, la seule urgence fut l'achat de cette paire de chaussures, « couleur café brûlé », commandée par ma mère au téléphone. Histoire de me rappeler que je ne suis pas à ses côtés pour m'occuper d'elle. Les cadeaux ne remplacent jamais la présence. Je le sais. Elle me le répète sans arrêt... Un clou dans le cœur.

« Ce tricot rouge avec cet ensemble noir te durcit. Tu le sais pourtant. Non ? »

Mon amour sourit à mon image reflétée dans la vitrine. Il caresse mes cheveux hérissés de ses doigts apaisants.

Le rouge jure avec le noir mais ne conjure pas le sort. Suis-je superstitieuse par instinct ? Question qui me titille de temps à autre.

Tadjik sauta les pages, survola des passages entiers avant de reprendre sa lecture. Il recommença l'exercice plusieurs fois. Page 7, paragraphe 2, il trouva enfin l'indice qu'il cherchait : « L'inspecteur Tadjik de la Criminelle est arrivé. Veux-tu lui parler ? » Il s'en doutait. Il s'agissait donc bien d'une affaire traitée par lui. En dépit de l'impatience qui le gagnait, il reprit sa lecture là où il l'avait laissée.

**Décembre 1992. Temps à retardement. Le message.**

« Appelle-moi dès que tu rentres. »

La voix de mon frère s'effrite. Le répondeur souffle son angoisse. Je me mets à griffer machinalement le tricot rouge. Des bras me serrent. Je voudrais qu'ils me broient. J'appelle mon frère.

« Mais où étais-tu ? » La voix de mon frère, agressive, trahit sa panique déguisée. Je respire son haleine rancie. Il a dû vomir. Aveuglée par l'éclair de la mort, mon cœur s'effondre. C'est ainsi qu'on dit chez moi. Ma mère ne mettra jamais ses chaussures marron, couleur café brûlé. J'arrache mon tricot rouge. Le tricot qui jure avec le noir et me durcit, le tricot qui, hélas, ne conjure pas le sort. Vêtue de ce maillot de corps de bébé offert l'an passé par ma mère, maillot qui « me collera à la peau et me tiendra chaud », je tremble. Les bras, mon rempart, mon garde-fou, conjurent la bascule. Le vertige en spirale me tараude le ventre. Je réponds à mon frère.

« Je faisais des courses ! Que se passe-t-il ?

– Maman est morte.

– Impossible ! Elle m'a téléphoné avant-hier... »

Coup de fil hâtif, pénible. J'avais bousculé ma vieille maman qui ne m'entendait pas bien. « Lui acheter à la première occasion l'appareil auditif téléphonique. Appeler le magasin... » avais-je pensé durant toute la conversation hachée. « Tu as donc compris ? Des gouttes pour mes oreilles et des chaussures couleur... » avait insisté ma mère. Pour la rassurer, j'avais répété à Mania, l'étudiante qu'elle hébergeait, la liste des commandes et la date de leur envoi : dans une semaine au plus tard...

J'ai effroyablement mal à la gorge. Décidément, le nœud dans ma gorge est prémonitoire. Et je suis décidément superstitieuse.

« Qui te l'a dit ? redemandé-je à mon frère.

– Galia. Elle vient de m'appeler. »

Mon frère n'en sait pas plus. Ni comment c'est arrivé, ni quand, ni pourquoi.

La sonnerie du téléphone fit sursauter l'inspecteur.

« Oui, comment ? Combien sont-ils ? Non, pas de drogués qui ne soient pas sevrés... Je t'ai dit d'anciens drogués, éven-

tuellement, et s'ils ne sont pas trop amochés. T'es sourd, ma parole ! Pas d'abrutis. Pas de bavards. Pas de zombies. Pas de résidus de virus en tout genre. Pas de drogués ! Eh oui, l'oiseau rare. Je n'en sais rien, déniche-les où tu veux. Oui, je les verrai demain matin... Emmène l'électricien. Quoi ? Un autre suicidé ? Quel âge, dis-tu ? Oui, ça pourrait aller. »

Il raccrocha en jurant et reprit sa lecture. Il se répétait qu'il brûlerait le livre comme prévu.

### **Décembre 1992. Temps-décalage. Première série de coups de téléphone.**

Débute alors la suite sans fin des coups de téléphone. Je compose une fois, deux fois, dix fois, le numéro de ma mère, chez elle, chez nous à Téhéran : 19-9821-6871... C'est le seul numéro de téléphone que je connaisse par cœur. Le seul numéro de la capitale que j'ai toujours su et saurai pour toujours par cœur. Un jour, bientôt sans doute, ce serait le seul numéro que je posséderai, coûte que coûte.

« Oui, elle est morte. Tu n'es plus une enfant. Elle est morte. » Galia semble excédée. Elle voudrait se débarrasser de la mort par la force de l'élocution, en l'appelant par son nom, en l'épelant au besoin. La M-O-R-T. M, O, R, T, E. Elle est M-O-R-T-E. La Mort étend ses ailes lugubres. Déployée, en l'espace d'une seconde, une toile épaisse assombrit mon horizon sur six mille kilomètres de distance. Paris-Téhéran... Ce 23 décembre 1992, la mort prend l'allure de fils électriques. Elle est onde, la Mort, des trous noirs d'un combiné. On n'arrête décidément pas le progrès.

« Mais comment ? Quand ? On s'est parlé avant-hier. Elle semblait en bonne santé. Mais qu'est-ce qui se passe ? Parle. Mais parle donc ! »

Le silence se prolonge. Ma cousine Galia bafouille et se met soudain à parler en anglais.

« *We don't know exactly. It's not very clear...* » Puis, pêle-mêle : « On n'arrivait pas à la joindre au téléphone depuis quarante-huit heures, l'autre était, semble-t-il, absente... » Etc.

Du regard bleu d'en face me parvient le plus triste des sourires scellés à ma mémoire. « Veux-tu parler avec le docteur Narguesse ? Elle est ici ! » s'exclame Galia.

La voix de la cousine Narguesse s'échappe du combiné. Elle me parle en français.

« Ma chérie, calme-toi. Je t'en prie. Nous sommes tous choqués. Ce n'est pas bien net, tout cela. Elle a vomi du sang. Sur le corps, il y a des traces d'hématomes. Elle est morte depuis plus de vingt-quatre heures. Nous ne signerons pas l'acte d'inhumation avant de faire une enquête. Sa mort est louche. La police ne va pas tarder. Voudras-tu leur parler ? »

Ma tête. Ma pauvre tête, machine chauffée à blanc, bat où s'est niché le cœur bâillonné. Elle doit le maîtriser, le domestiquer, lui mettre des brides pour l'empêcher de bondir hors de ma poitrine. Mon corps, démissionnaire, ne ressent plus rien. Strictement rien, pas même les bras qui lui enfilent des vêtements de plus en plus épais. « Tu grelottes », me dit la voix appartenant aux bras derrière mon dos. Impossible, ne suis-je pas anesthésiée par la douleur ? L'empreinte chaude des bras aimants me rattache au monde lointain des voix qui s'entremêlent.

« La porte de sa chambre à coucher a été forcée mais il n'y a pas eu de vol. Mania (l'étudiante nourrie, logée, blanchie) était absente pendant le drame, enfin c'est ce qu'elle prétend. Nous n'en savons pas plus. Nous venons tout juste d'arriver. Nous attendons la police. »

Je pense, moi, à la milice. N'était-elle pas présente pendant l'absence de l'« autre » ? Je pense évidemment à un coup fourré : un meurtre, un de plus. Les raisons ne leur manquent pas, si tant est qu'ils aient jamais eu besoin de raisons. Ma mère n'avait-elle pas déjà été importunée à plusieurs reprises à cause de sa fille ? « Si tous les médecins de la famille, et il y en a une flopée, ont refusé, à l'instar de Narguesse, de signer l'acte de décès, c'est qu'elle n'est pas morte de mort naturelle », répète, au fond de moi, une voix pressante, harassante, exaspérante.

Tadjik se leva précipitamment et vérifia que la porte de son bureau était bien fermée à clef. Il se rassit et se replon-

gea dans le livre. Il lisait à toute allure, en sautant des lignes.

La Mort, étendue sur le cadavre enflé de ma mère, tisse un méandre de toile autour de mon corps. Les poignets, les chevilles, les mains, les jambes, puis les doigts sont ligotés par des filaments fins, aiguïsés. Je suis pétrifiée quelque part aux confins du monde, avec pour seule arme un combiné glacial collé à l'oreille. La Mort ricane. Je ne parlerai pas avec la milice des Gardiens de la révolution, tortionnaires et suspects potentiels de tout drame non élucidé parvenu au... Pas le temps de trouver une formule codée et adéquate pour me faire comprendre. La cousine Narguesse me dit : « Il s'agit de la section criminelle de la police nationale. L'inspecteur Tadjik ne devrait pas tarder. »

Ce terme « national » se veut rassurant. Il me fait rire. Je ris. Le Tadjik en question doit être un vieux flic de l'époque impériale, donc un type bien par les temps qui courent. Je ris et je raccroche. Je parlerai sous peu avec un inspecteur de la section criminelle de la police nationale, Columbo local appelé à la rescousse. Quelle sinistre plaisanterie !

Une demi-heure plus tard :

« L'inspecteur est arrivé. Je te le passe. »

L'inspecteur, qui n'a pas de temps à perdre et ne prend pas de gants, va droit au but.

« Vous désirez une enquête ! Faites la demande officielle à l'ambassade d'Iran à Paris. En attendant, j'embarque tout le monde au poste et je commence les interrogatoires. »

Tadjik ferma les yeux. Il fouillait sa mémoire. « Oui, je veux savoir comment est morte ma mère, je dois le savoir... » A nouveau, il entendit nettement la question de la fille de la défunte, résidente à l'étranger. Il n'y avait pas de doute. Il relut le petit mot : « Il en va de nos vies, de nos vies... » Que voulait-elle dire ? Était-ce bien elle qui le menaçait ? Il frissonna.

La menace est on ne peut plus claire. A supposer qu'il ignore mon statut de réfugié politique, il présume que je ne veux – ou

ne peux – pas rentrer au pays, ce qui en soi est suspect, voire délictueux. Quant à savoir ce qui s'est réellement passé, l'inspecteur ne sait pas grand-chose, et je doute fort qu'il veuille en savoir davantage. Il est tard, dit-il, et il faut en finir avec l'« affaire ». L'affaire, donc, la mort de ma mère, un insignifiant fait divers parmi des milliers d'autres... Le combiné me tombe des mains. Je le reprends. Tadjik parle toujours. Il en a vu de bien pires, et il me prie de le croire ! Je le crois. Je sais tout cela mieux que quiconque. Car comble d'ironie, je répertorie à longueur d'année, et depuis plus de seize ans, des milliers de ces faits divers dans les journaux gouvernementaux. Parricides, matricides, infanticides, suicides individuels et collectifs, meurtres déguisés en suicide sont monnaie courante au Mollah Land, donc insignifiants, comme dit si bien notre Columbo. Des anges, des anges nus aux ailes coupées valsent au-dessus de ma tête, dans un tourbillon d'étoiles filantes. Gigantesque feu d'artifice. Et je converse toujours au téléphone de l'affaire de ma mère : sa mort. Ça dure des heures. J'apprends que ce que ma cousine Narguesse, médecin de son état, avait pris pour du sang était peut-être, et même probablement, des vomissures. Que la mort date de plus de quarante-huit heures. Qu'il s'agit peut-être, et même probablement, d'un arrêt cardiaque ou d'un infarctus dû à un abus ou à une erreur d'utilisation de médicaments. Que la porte de la chambre à coucher de ma mère a peut-être été fermée de l'intérieur puis forcée par l'étudiante au pair absente de la maison pendant « un long laps de temps ». Ce laps de temps variait plusieurs fois et de plusieurs heures, en fonction des déclarations et des interlocuteurs. Qu'on aurait trouvé sur la table de chevet de ma mère un petit verre avec des restes d'un liquide brunâtre qui pourrait être de l'opium dilué. Cela sentait l'opium, avait la couleur de l'opium, brûlait comme de l'opium. Bref, son excellence l'inspecteur Tadjik, grâce aux explications de Mania – l'étudiante confidente –, n'écarte pas l'éventualité d'un acte prémédité par la défunte.

« Comment dire ?...

– Un suicide ? » demandé-je sèchement.

Et pourquoi pas ? Le fait est que « le phénomène, il faut bien l'avouer », répète l'inspecteur en connaisseur, « est on ne peut plus répandu ». Oui, je le sais aussi. Je tiens ma comptabilité

GLOSSAIRE

<b><i>Taqié</i></b>	Dissimulation prudente (cacher par prudence sa religion ou son opinion).
<b><i>Tchellé</i></b>	Cérémonie religieuse destinée aux morts, qui a lieu le quarantième jour du décès.
<b><i>Tchoubak,</i> <i>Sadeq</i></b>	Romancier et dramaturge du début du XX <sup>e</sup> siècle.
<b><i>Toudé</i></b>	Littéralement : la masse. Parti communiste iranien prosoviétique.
<b><i>Vahdat</i></b>	Acteur populaire des années soixante.
<b><i>Yadollah</i></b>	Main de Dieu. Prénom masculin.
<b><i>Yazidi</i></b>	Qui est du côté de Yazid, qui est comme Yazid, le calife sous le règne duquel a eu lieu le martyre de l'imam Hossein, haï par les chi'ites. L'adjectif <i>yazidi</i> est une injure signifiant tyrannique, injuste et fourbe.
<b><i>Za'faranié</i></b>	Quartier résidentiel du nord de Téhéran.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE(03-00).  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2000. N° 38689-2 (48460).